

## Prédication

### Luc 12, 13-21 : « Le riche insensé »

Angers, 27 septembre 2015

Des biens, des récoltes, des greniers de plus en plus grands... « Vive la croissance ! » devait crier en lui-même cet homme riche, dont Jésus raconte l'histoire. Pour cet homme, il s'agissait d'abord de récoltes, mais pour d'autres, ailleurs, ce serait des matières premières, du pétrole, des gadgets technologiques ou des placements financiers.

Oui, « vive la croissance qui crée de la richesse, de l'emploi, du bien-être ! », « vive la croissance qui fait aller de l'avant nos sociétés... et sans laquelle elles trébuchent, au risque de s'effondrer ! »

Comme le notait – avec un net recul critique – un texte récent de la Fédération Protestante de France, « l'immense majorité des responsables politiques (...) communitaires dans une « religion de la croissance », une croyance dans le fait que seule la croissance peut sauver les conditions de vie de l'humanité. » [FPF, *Les changements climatiques*, 2015, p. 13].

Une « croyance »... C'est bien ce qui est en jeu aujourd'hui, comme c'est bien ce qui était en jeu hier, dans la parabole racontée par Jésus. Au fond, à chaque fois, c'est la même histoire : dès qu'ils ont un peu de succès en affaires, les humains croient que ça va continuer ainsi, que ça « doit » continuer ainsi, au point que c'est cette réussite – cette « croissance » – qui détermine désormais toute leur vie, ou toute la vie de leur société.

*Voici ce que je vais faire (...) : j'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi.*

\*

Mais voilà, ce n'est pas si simple... D'abord parce qu'on n'est jamais sûr du lendemain. Comme le rappellent les mises en garde des placements boursiers ou des jeux de hasard : « les gains passés ne préjugent pas des gains à venir ». Et ici, dans notre texte, le lendemain est même tellement incertain... qu'il n'arrivera jamais pour cet homme : *Cette nuit-même, ton âme te sera redemandée !*

Sans être toujours aussi abrupte, l'interpellation demeure. Elle fait partie de toutes les sagesses populaires : la vie est fragile et on n'emporte rien dans la tombe ! Mais on a beau le savoir – et d'autant plus à l'époque de la Bible où la mort frappait vraiment à tout âge – oui, on a beau le savoir, on a du mal à l'intégrer vraiment. Et si par moments on y pense, on préfère alors

se dire, comme notre homme, « *mange, bois et réjouis-toi* », plutôt que de méditer sur la fragilité de notre existence !

Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas si simple non plus parce qu'accumuler des richesses en croissance continue n'est pas vraiment la réalité de notre monde. Pourtant bien sûr, il y a une évidence apparente : l'homme de notre texte a vu ses terres lui rapporter beaucoup ; de même nos sociétés occidentales ont-elles accumulées bien des richesses pendant des décennies de croissance continue.

Mais n'y a-t-il pas des « angles morts » dans une telle description de la réalité ? Si notre homme a réussi, c'est qu'il a travaillé, me direz-vous : certainement ! Mais si le fruit de son travail lui est revenu, c'est aussi parce qu'il était le propriétaire de ses terres... Pas besoin d'être marxiste pour en prendre conscience !

Et de même pour les sociétés dites « développées » : c'est par leur propriété, leur possession – ou leur mainmise coloniale ou post-coloniale – qu'elles ont pu tirer profit de leur réelle créativité et de leur indéniable labeur – même si pour ce dernier, elles ont été bien secondées par l'apport de main-d'œuvre étrangère bon-marché.

Bref, tout cela pour dire que le « miracle » de la croissance continue, des « Trente Glorieuses » de notre société, ou des greniers remplis de notre homme, n'est pas une formule magique que tous les humains n'auraient qu'à appliquer pour pouvoir être heureux – et tant pis pour eux s'ils ne le font pas – car toutes ses réalités – et le bonheur – dépendent aussi de la situation des humains les uns par rapport aux autres...

\*

Et c'est là que pointe alors une autre question. Si certains humains « réussissent » et d'autres pas, qu'en est-il des rapports qui les lient, des liens qui les unissent, ou non ? En faisant mon apparente digression d'économie politique, je ne me suis pourtant pas éloigné de ce qui est un problème criant au cœur de notre texte : celui des relations.

Je dis bien le « problème » des relations, car au cœur du texte, elles brillent par leur absence ! Notre homme croule sous les biens, au point de pouvoir imaginer passer le reste de sa vie à boire et à manger. Mais il n'a de relations avec personne. C'est toujours « je », « je », « je » qui revient dans sa bouche. Tout au plus parle-t-il à son âme, mais cela signifie simplement « à lui-même ».

Dans cette petite histoire, Jésus décrit un homme déjà enfermé, avec ses biens, dans ses greniers, dans ses

réserve, dans son coffre-fort ! Un homme seul, coupé du reste de l'humanité, coupé même de Dieu, un Dieu qui lui révèle alors sa folie, en en faisant le constat : *Homme dépourvu de bon sens !* « Insensé ! », comme le disent d'autres traductions. Oui, les biens ont remplacé la vie, mais la croissance des biens n'est pas le signe de la maturité de l'homme. Son absence de relations, sa solitude, est un drame.

Décidément non, rien n'est simple dans cette histoire, tout comme rien n'est simple dans l'Histoire humaine, dont nous sommes partie prenante nous aussi.

Bien sûr nous avons des besoins, bien sûr il est parfois nécessaire de faire quelques réserves, bien sûr le poète Boris Vian avait-il raison quand il disait : « l'argent ne fait pas le bonheur... de ceux qui n'en ont pas ! »

Mais à côté de cela, il faudrait ajouter que bien sûr l'argent n'est pas tout, que bien sûr les biens ne donnent pas sens à notre vie, que bien sûr c'est un drame que de ne vivre que pour soi-même sans jamais s'ouvrir aux autres ! Cela était vrai il y a deux mille ans, cela le demeure aujourd'hui.

*Ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il ?* Demande Dieu à l'homme de notre parabole. C'est là question du partage qui se pose alors, et crûment. Cet homme a tellement de biens qu'il ne sait plus quoi en faire : « *Que vais-je faire ?* » se dit-il. Et il ne trouve rien de mieux que d'inventer des solutions techniques (des greniers) pour accumuler encore un peu plus. Cela me rappelle la pub d'une banque bien connue, dont la rengaine sonore disait d'une voix insensée : « Plus ! Plus ! Toujours plus ! »

Où est alors l'être humain ? Et où sont ses frères ? Et ses sœurs ? N'est-il pas désespérément seul ? Ne sommes-nous pas désespérément seuls, derrière nos coffres-forts, nos protections de toutes sortes, nos rêves de croissance... et nos frontières qui se referment peu à peu ?

Dans ce texte de Luc est pointée notre *soif de posséder*, comme dit le verset 15, notre « avidité » ou « cupidité », comme on le traduit parfois. Le problème n'est pas d'avoir, mais de croire qu'avoir est le plus grand bien, celui qui donne du sens, alors que c'est l'amour – et lui seul – qui donne du sens à toute notre vie : l'amour partagé avec nos prochains, l'amour reçu de Dieu, au fondement de toute vie.

C'est en reconnaissant cet amour-là, en cherchant à l'exprimer pour Dieu et à le partager avec nos prochains que notre croissance est véritable, car s'épanouir et être *riche pour Dieu* va forcément de paire dans l'Évangile avec être riche pour son prochain.

C'était déjà le problème pointé au début du texte, quand *du milieu de la foule quelqu'un* disait à Jésus : « *Maître, dis à mon frère de partager notre héritage avec moi !* »

Tout l'Évangile, toute la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ – et particulièrement chez Luc et dans les Actes des apôtres – est marqué par un appel au partage, à la

largesse, à la générosité, car c'est là tout particulièrement que peut s'exprimer pleinement l'être humain créé à l'image d'un Dieu d'amour, venu partager sa vie avec nous !

Et comment ne pas considérer aujourd'hui que la nécessité de partager se fait chaque jour plus pressante : partager l'espace, partager les biens, les ressources, les savoirs...

Mais il s'agit aussi de partager les efforts, les contraintes, les limitations volontaires à une croissance de la production qui se trouve désormais en face d'un problème que n'auraient pas pu imaginer les auteurs de la Bible : à savoir l'influence dramatique de l'activité humaine sur le climat même de la terre qui les abrite – ce dont nous parlera vendredi prochain Jacques Varet, lors de sa conférence à l'Espace France Quéré.

Si la croissance des biens était insensée quand elle croyait donner du sens à notre vie, elle devient désormais insensée en rendant la vie de plus en plus difficile en bien des endroits de notre planète...

N'avons-nous plus alors que le désespoir et le catastrophisme à partager les uns avec les autres ? J'espère bien que non ! J'espère bien que les menaces d'empoisonnement de notre atmosphère ou de guerres pour l'eau et les matières premières vitales n'auront pas le dernier mot.

J'espère bien que nous aurons le courage de nous tourner vers d'autres logiques que celles des greniers, des coffres-forts ou des frontières barbelées. J'espère que nous ne nous battons pas pour la terre, car comme disait Saint Exupéry, « nous n'héritons pas de la terre de nos ancêtres, mais nous l'empruntons à nos enfants » et comme le disait plus profondément encore le Psaume 24, *la terre au Seigneur appartient !*

S'il s'agit d'en hériter, ce ne peut être que comme un cadeau à recevoir ensemble et non un héritage à dépecer, les uns au détriment des autres, ce que Jésus refuse d'ailleurs dans notre texte, en rejetant le rôle de juge des uns contre les autres, pour assumer celui de Sauveur de tous !

Oui, j'espère que nous pourrions suffisamment accueillir en nous la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu, pour, comme y invite le texte de la Fédération Protestante de France que j'évoquais au début, vivre « une manière fraternelle de repartager les biens et les charges de notre planète, de redistribuer les connaissances, les devoirs et les plaisirs, de promouvoir des idéaux de sobriété et de simplicité, non sur le mode du renoncement héroïque mais sur le mode du partage joyeux. »

Oui, pour tout cela, que Dieu nous soit en aide ! Amen !

*Etienne Berthomier*